

qui flottait au grand mât du navire à vapeur. Ce bruit, répété par échos, et courant dans les vallées de la mer agitée; le roulement des coups de canon se pressant, se répondant; cette fumée grisâtre de l'artillerie se détachant sur un ciel couvert; le vent de l'équinoxe qui sifflait dans les cordages, et agitait énergiquement l'étamine et la soie craquante des pavillons; la mer chagrinée par le sud-ouest qui tombait sur elle par raffales, blanchissant, se creusant, se cabrant, se défendant, s'animant avec colère, grondant, battant les flancs des navires; les nuages volant plus rapides que les goëlands qui jouaient dans le grain autour de nous; plusieurs petits yachts glissant inclinés sur la lame, et saluant de la voix et du canon quand ils passaient près du *Sphinx*; un bateau à vapeur du Havre promenant une portion du Paris voyageur, dont l'autre était sur le *Sphinx*, et laissant derrière lui la large traînée d'une fumée noire et épaisse qui se mêlait à celle des canons et des caronades; enfin quelques coups de soleil traversant le ciel d'ardoise, voilà les splendeurs et les décorations de cette fête, toute poétique par son ensemble et ses détails!

Je viens de parler du *Sphinx*, il ne sera peut-être pas sans intérêt de peindre l'intérieur de ce navire pendant ces promenades du 2 et du 3 septembre. J'avais beaucoup entendu causer de

la nouvelle cour; on me l'avait faite gommée, précieuse, marchant dans les lisières de l'étiquette, très-jalouse de ses droits, très-fièrre de ses broderies; on me l'avait dite pédante, bégueule et sottre : je ne l'avais jamais vue de près, et je me sentais gêné en pensant à me trouver au milieu de ce Versailles que la satire démocratique a peuplé de courtisans à la Louis XIV ou à la Napoléon; je ne montai donc qu'en tremblant l'échelle du *Sphinx*. Mais bientôt je fus rassuré. Je trouvai là une famille nombreuse, unie, belle, polie, vive, gaie, bien élevée, libre et respectueuse tout à la fois auprès de ses trois chefs, telle enfin qu'il n'est pas un père qui ne fût heureux d'avoir des enfants qui ressemblassent à ceux de Louis-Philippe; je vis, à côté de la famille, des étrangers ayant la déférence que commandent les positions et qu'on trouve toute simple dans les entours d'un grand manufacturier, d'un grand banquier ou d'un homme qui joue un rôle éminent sur la scène du monde, fût-ce Lafayette ou Jackson. Je n'aperçus pas un Lafeuillade ou un Narbonne. Je rencontraï des généraux que j'avais connus colonels, et je les trouvai toujours les mêmes, pas plus fiers, pas moins bons qu'ils n'étaient il y a dix ans. J'ai écouté des discussions importantes sur les travaux de Cherbourg, et j'ai entendu que toutes

les questions y étaient agitées par les ingénieurs, par les ministres de la marine et de la guerre, par des officiers généraux du génie qui étaient présents, avec une liberté et une franchise complètes; j'ai ouï le roi donnant son avis, et je n'ai pas remarqué qu'il imposât royalement son opinion pour la faire triompher. Je dois ajouter une chose : depuis quinze ans que je suis en relation avec une foule d'hommes politiques, j'en ai fui beaucoup dont la supériorité et la morgue étaient écrasantes pour nous autres, pauvres petits citoyens, et dont les salons étaient comme de vraies antichambres où l'on quêtait la faveur d'un coup d'œil ou d'une parole obligeante; ceux-là n'étaient pas rois et détestaient l'aristocratie; sur *le Sphinx*, dans ce qu'on appelle une cour, j'ai vu un roi, une reine, trois princesses, quatre princes, deux ministres, puis je ne sais combien de généraux ou d'officiers, et j'ai été touché des formes de la politesse bienveillante et sans affectation de tous et de chacun, de ce laisser-aller plein de bon goût dans les causeries, de ces manières aisées qui sentent la bonne éducation, et sont si loin de l'orgueil. Dans le pêle-mêle du bateau à vapeur et du petit Palais-Royal de Cherbourg, bien des gens indiscrets se sont trouvés sur les pas du roi; aucun ne s'est aperçu qu'il a pu gêner, tant le cérémonial

avait été banni avec un soin aimable. Était-ce ainsi que voyageaient Louis XIV, Napoléon, et les rois de la restauration? je ne le crois pas. Je ne sais point comment est la cour des Tuileries, mais je puis affirmer que celle de Cherbourg m'a laissé fort à mon aise.

Parmi les choses qui m'ont surpris, et qui auraient pu surprendre tout le monde, je puis citer la résolution de la reine et de sa jeune famille à braver des dangers réels, pour suivre le roi partout où il allait. Il faisait très-mauvais temps quand *le Sphinx* jeta l'ancre au milieu des bâtiments de l'escadre; le roi voulut visiter la frégate *l'Atalante*, où l'amiral de Mackau avait son pavillon, et la reine s'embarqua avec lui. On fit le trajet sous un grain de pluie et de vent qui rendait pénible le battelage, on eut beaucoup de difficulté pour remonter ensuite des canots à bord du bateau à vapeur; eh bien! si quelqu'un montra de la mauvaise humeur, ce sont les marins, et point la reine ni les princesses, qui étaient si mouillées, avaient si froid, et voyaient à leurs côtés des lames menaçantes s'élever comme pour attaquer le canot royal et le renverser. Que le roi fit ces courses, c'était tout simple; il est homme, il a navigué, il s'est familiarisé avec les périls pendant sa vie d'épreuves; il peut aller partout où

vont des marins; mais la reine, mais les princesses, mais des enfants de huit et dix ans! Il faut le dire, c'était trop imprudent, une embarcation pouvait chavirer; quelques heures après, le bateau pilote du port n'a-t-il pas sombré, et deux marins ne se sont-ils pas noyés?

De retour au *Sphinx*, la reine fut malade du mal de mer; quelques personnes le furent aussi, et parmi celles-là, le prince de Joinville. Malgré son indisposition, — et l'on sait si le mal de mer ôte la force et la volonté, — le jeune élève de la marine, sur l'ordre du roi, monta aux barres du grand mât du *Sphinx*, vivement, légèrement, hardiment comme un mousse. Mon fils ni le vôtre, peut-être, n'auraient pas osé, et nous aurions craint nous-mêmes de les exposer aux chances du roulis et du tangage, surtout s'ils avaient éprouvé des nausées. Le prince de Joinville a toujours le mal de mer; pendant sa navigation de la Méditerranée, il en fut presque continuellement incommodé. Cependant son ardeur pour un noble métier qu'il aime n'en a point été atténuée; il veut naviguer, et l'année prochaine il fera une longue campagne aux États-Unis, au Brésil, à Rio de la Plata. En attendant, il étudie; un officier distingué de notre jeune marine lui donne les leçons que nous avons prises à l'école navale. Ce n'est point une éducation de gentil-

homme qu'il reçoit, mais une éducation sérieuse d'officier de la marine. Le roi veut que son fils passe par tous les grades, et fasse à bord un service réel. L'empereur fit ainsi pour Jérôme, qui devint un bon capitaine de vaisseau. C'est très-sage. Le prince de Joinville a beaucoup d'aptitude pour l'étude de l'art auquel on l'applique; j'avoue que j'ai été étonné des explications que je lui ai entendu donner sur l'avant du *Sphinx*, à son frère de Nemours, pendant qu'on travaillait à lever l'ancre. Je me rappelle qu'il nous fallut plusieurs mois à l'école de la marine pour savoir la nomenclature et quelques unes des manœuvres les plus simples de la navigation, et je ne conçois guère comment en ce peu de temps que le prince de Joinville a navigué, il a pu retenir notre vocabulaire si difficile et si long, et connaître la pratique de tant de mouvements et exercices qu'il indiquait à son frère et à son précepteur. Je ne sais pas si le prince est destiné à devenir grand amiral, comme on l'a dit, mais je le crois appelé à être un bon officier de marine, malgré sa santé délicate. Le mal de mer n'y fait rien; Lucas, le glorieux commandant du *Redoutable* à Trafalgar, était malade toutes les fois qu'il mettait dehors; il y a dix exemples à citer après celui-là.

Ce qu'on vient de lire sur le prince de Join-

ville et sur la cour à bord du *Sphinx*, aucun sentiment de flatterie ne me l'a dicté. Je rapporte seulement ce que j'ai vu : ceux qui me connaissent savent si je voudrais mentir ici ; quant aux autres, que m'importe ? D'ailleurs, pourquoi flatterais-je ? On flatte par habitude, par ambition, ou par besoin. Je n'ai jamais flatté, mais j'ai toujours fait mon possible pour être équitable envers tout le monde. Je n'ai pas d'ambition ; quelle ambition aurais-je qui ne fût ridicule ? Suis-je de ces hommes supérieurs de vingt-cinq ans, qui sont capables de tout, parce qu'à quinze ils savaient tout, la morale, la science et la politique ? Je n'ai besoin de rien ; aucun poste, si brillant qu'il fût, ne vaudrait pour moi la modeste existence d'artiste que j'ai, et le bonheur qui est attaché à ma vie au milieu des vieux papiers de nos riches archives maritimes. Je n'ai donc aucun intérêt à flatter ; et puis j'y serais trop maladroit. Je sais qu'il est fort peu à la mode aujourd'hui de parler comme je viens de le faire du roi, des princes et de la cour ; mais je n'ai jamais beaucoup suivi la mode, et je suis, par ma conscience, fort au-dessus du petit ridicule qui peut m'en revenir. Le Paris qui était à Cherbourg dira, d'ailleurs, si j'ai flatté.

La veille du jour où le roi alla en rade sur le *Sphinx* pour la première fois, le quai du port

marchand offrit un de ces aspects que je ne puis me refuser à peindre, et qui enchantait nos Parisiens. Les navires du commerce et la flottille des yachts anglais étaient pavoisés de pavillons de toutes couleurs ; une foule mouvante bourdonnait sur le port, affluant par toutes les rues de la ville ; dans cette foule se montraient de très-belles et fraîches Normandes, au cou si bien portant leurs têtes, aux larges et grasses épaules, aux cheveux si bien plantés ; là brillaient les grands bonnets auxquels se reconnaît chaque quartier de la province : le bonnet haut juché, avec son petit fond en cimier, attaché au sommet d'un long cône, terminé à sa base inférieure par une large passe qui s'envole derrière la tête, avec son large ruban frontal ou sa coquette mentonnière de velours noir, rehaussant le teint éclatant de la Valognaise ou de la Bayeuquaise ; le bonnet plus simple de Saint-Pierre ; le bonnet de deuil aux grandes barbes pendantes sur la poitrine de la veuve ou de la fille affligée ; le bonnet en cornet qui retient deux doubles barbes retroussées, tradition du moyen âge, que les vieilles femmes ont perpétuée ; enfin le bonnet plat de Granville, plié en serviette, qui abrite de si jolis fronts et des yeux si vifs. Celui-là n'est peut-être pas le plus élégant, mais il est le plus original, il sied à merveille. C'est, il faut le dire,

qu'en général, elles sont charmantes les Granvillaises ; et puis, ce sont de maîtresses femmes, et on le voit à leur allure ; elles sont bien la moitié d'un ménage ; elles administrent, font les affaires du dehors, vont chez le commissaire de marine à la place de leurs maris, et trouvent encore le temps avec tout cela de faire des enfants. Quand les saints-simoniens ont cherché la femme libre, la femme égale de l'homme, la femme-homme, comment n'ont-ils pas songé à Granville ? Entre tous ces bonnets, le bonnet de coton, coiffure qui nous est interdite par le goût tyrannique des Parisiennes, et qui s'est réfugié en Normandie, où les paysannes l'ont adopté, ne se produisit que timidement sur quelques fronts peu coquets, et assez peu faits, j'en conviens, pour le réhabiliter auprès de nos dames. Le bonnet de coton ne va bien qu'aux très-jolies filles, comme j'en ai distingué deux ou trois à Caen ; mais toutes le portent, il est général ; il n'y a pas jusqu'aux petits enfants, gros comme le poing, qui n'aient leur casque blanc, la véritable *galea* de ce temps-ci, où le morion, la salade et l'armet blesseraient nos faibles têtes.

A côté des bonnets de toutes les formes et de toutes les hauteurs figuraient les schakots à aigrettes des gardes nationaux, les chapeaux à trois cornes des officiers de la marine, les chapeaux

ronds des bourgeois et des paysans qui portaient tous la cocarde nationale. On attendait le roi ; il faisait chaud ; le soleil brillait vivement sur les drapeaux tricolores dont chaque fenêtre était ornée ; tout le monde avait l'habit de fête. Le canon de la garde nationale annonça enfin l'arrivée du roi à l'arc-de-triomphe de verdure dressé vers le Roulle ; alors nous vîmes arriver les éclaireurs du cortège. C'étaient des fermiers, des cultivateurs normands, tous maires ou officiers municipaux des petites communes voisines de Cherbourg ; ils étaient à cheval, portant à la main chacun un drapeau de sa façon, et ceints de l'écharpe municipale. Un escadron de paysans vêtus de leurs grosses vestes de drap bleu, bottés de grandes et dures guêtres de cuir, enrubannés, trottant sur leurs chevaux à la longue crinière, à la queue en balais, au harnois rustique, lesquels n'ont jamais d'autre allure que l'amble ou l'entrepas, était curieux à voir ; il n'avait pas l'éclat d'une riche compagnie de mamelucks ou de gendarmes-dauphin, mais ce n'est pas le mérite de la régularité et de la tenue militaire qu'on s'attendait à trouver dans cette troupe pittoresque. Je vous assure que cela était très-beau ; un seul de ces cavaliers fit éclater de rire tout le public quand il passa devant nous : un petit bossu, de cinquante à cinquante-cinq ans, le

chapeau large sur la tête, les cheveux longs et flottants, l'épine dorsale et le sternum enflés comme ceux de Polichinelle, la ceinture tricolore placée justement sur les deux sommets horizontaux de ses bosses, la veste de chasse de ratine grise; il était sur sa selle aux courts étriers comme un grave Turc, sérieux, saluant et ne répondant aux bordées de gaieté qui l'accueillaient que par des saluts de son drapeau. Assurément c'était le personnage le plus bouffon du monde que ce magistrat laboureur. Deux heures après, j'ai causé avec lui; croyez-moi, la forme ment au fond; c'est un homme fin, et de bon sens, qui vaut mieux que tant de nos hommes si bien faits, si bien mis, si bien à cheval au bois de Boulogne, et si inutiles à Paris. Le petit bossu est probablement très-nécessaire au village qui l'a choisi pour maire.

L'état-major du roi était monté sur des chevaux en tout semblables à ceux que je viens de décrire; ce qui offrait un aspect assez plaisant. Quand le roi parut, des cris, des vivat nombreux et unanimes se firent entendre de toutes parts; des *hourras* se mêlaient aux : *Vive le roi!* Et ce fut alors que nous vîmes la courtoisie anglaise se montrer dans tout son bon goût. Les haubans, les barres de hune, les ponts des yachts étaient chargés d'hommes saluant de la voix et du geste,

et rendant à Louis-Philippe les honneurs qu'ils auraient rendus à un roi d'Angleterre. Et là n'étaient pas de simples matelots, avec leurs chemises de laine bleue, sur la poitrine desquelles sont brodés en blanc les noms des navires *The Arow, Hariett, Falcon, Druid, Ganymède, Mary, Water-Wit, Louisa*, etc.; il y avait des post-captains, des majors, des colonels, des lieutenants de vaisseaux, des lords, des honorables-men; le lord Durham, le lord Exmouth, le lord Belfast, le lord Yerborough, le lord Colville, le lord Clonbrock, sir Francis Collier, sir Jamar Frager, sir C. Oylè; les capitaines de vaisseaux Meynell, Forster, Codrington; messieurs Lambton, Tomkin, Jonhston, Congrève, Moore, Stanley, et tant d'autres; tout ce qu'il y a de distingué dans le club des yachts de l'Ouest, tout ce qu'il y a de grandes fortunes et de grands noms en Angleterre. Ces messieurs n'étaient point en uniformes, mais dans leurs costumes de navigation: veste courte, chemise de couleur, cravate noire, pantalon blanc, chapeau de cuir bouilli, ou casquette de drap galonnée d'or. C'était comme matelots qu'ils figuraient sur leurs bâtiments, et point comme officiers ou gentilshommes; ils saluaient dans le grément, politesse recherchée, abnégation du rang et de la vanité aristocratique, qui montrent le cas que les Anglais font de la France de juillet et du roi de

la révolution. Avant que les deux nations se connussent assez pour s'estimer, le club des yachts, placé sous le haut patronage du duc de Sussex et de la duchesse de Kent, n'aurait point envoyé une députation de son escadre et une adresse à un roi français; de nobles lords n'auraient point dépouillé leurs broderies pour faire honneur au représentant constitutionnel de la France. Les cinq cents paysans du cortège et les gentilshommes matelots m'ont paru fort significatifs dans les fêtes de Cherbourg.

Les yachts dont je viens de parler furent l'objet de la curiosité empressée des Parisiens. Nous en visitâmes plusieurs, et partout nous fûmes reçus avec une grâce parfaite par des hommes très-aimables, ou par de très-jolies femmes. Les yachts sont un luxe dont on n'a pas idée en France; c'est le luxe d'insulaires riches qui aiment à courir le monde, et à être transportés confortablement. Tout homme jouissant d'une grande fortune, et aimant un peu la mer, a un ou plusieurs yachts, comme on a des voitures et des chevaux. La plus jolie construction, la voiture la plus coquette, le grément le plus fin, l'eménagement le plus recherché, le plus élégant ameublement, voilà ce que veulent les amateurs de yachts; ils dépensent à ces bâtiments de plaisance des sommes considérables. Voyez aussi comme ils en ont soin, comme ils les tiennent,

les parent, lui donnent l'air marin au dehors, et au dedans l'air de boudoir! Les ponts sont-ils assez jolis, assez réguliers, assez propres? les mats assez penchés, assez luisants, assez hauts? les cuivres d'ornement et de doublage assez nettoyés? les divans assez larges et assez moelleux? les tables et les chaises, de bois assez rares? les lits couverts de courtepoinces assez brodées? les bibliothèques riches d'assez de livres bien reliés et bien choisis? les soutes au vin pleines d'assez bon Bordeaux, de vin d'Espagne fumant, de Champagne, de liqueurs ou de porter? Rien ne manque là. Tout le navire appartient au caprice de la femme qui l'habite, au sibaritisme de gentleman qui va le faire courir. Car le yacht court comme un cheval; il se présente à la *Ragatta* suivé, espalmé, léger, impatient aussi comme l'arabe de New-Market; il lutte avec adresse, avec ruse contre son compétiteur, et il faut que le marin qui le dirige soit encore plus habile que le jockey des courses. Le propriétaire entretient un équipage qui a soin du yacht, comme les palefreniers des nobles bêtes qui doivent disputer le prix. L'amateur de chevaux a les portraits de ses coursiers; l'amateur de yachts fait peindre aussi ses yachts, leurs courses, leurs chances, leurs histoires. Dans un des délicieux cutters qui étaient à Cherbourg, j'ai vu, au milieu des panneaux de la chambre, de petits ta-

bleaux représentant des scènes de la *Ragatta*; c'était toute l'histoire du navire, ses joutes et ses succès. C'est un fort ingénieux et fort convenable ornement pour ce petit salon d'un goût très-élégant. *La Jeannette*, qui appartient à M. Wyndham, est, de tous les yachts que nous avons vus là, le plus gracieux, le plus parfait; c'est une goëlette rase sur l'eau, fine, élancée, au corps d'anguille, à la vitesse d'hirondelle; elle faisait l'admiration des marins. Je ne parle pas d'un petit brick, dont je ne me rappelle plus le nom, qui est sur l'eau comme une mouette, et semble construit pour être pendu dans une église, plutôt que pour aller à la mer; il nous faisait trembler quand nous le voyions courir sur la grosse lame. Il a bravement supporté le coup de vent des premiers jours de septembre; on aurait dit à le voir rouler, tanguer, mais tenir bon contre le vent, un pétrel endormi dans la houle de l'océan du Sud.

Un brasseur de Londres, M. Parkins, je crois, a plusieurs yachts, m'a-t-on dit; madame Parkins s'en sert comme de calèches pour aller faire des promenades et des visites. Il n'y a pas longtemps qu'elle vint à Cherbourg sur un de ses yachts; elle venait voir une dame de sa connaissance. Pendant la conversation on parla musique, mélodies irlandaises, romances; madame Parkins promit qu'elle apporterait quelque chose

de très-nouveau qui avait beaucoup de succès parmi les ladies mélomanes. Un jour, en effet, on voit arriver le yacht, et madame Parkins une feuille de musique à la main. «Vous dinerez avec moi, dit la dame française à son obligeante amie. — Pas possible, ma chère, je dois partir tout de suite. J'ai promis de faire une visite à la femme du consul de sa majesté britannique à Cadix, et il faut que j'y aille absolument.» Elle sortit, mit à la voile, alla faire sa visite à Cadix, et revint à Londres comme si elle était allée prendre l'air à Richemont. Je ne sais si ce n'est pas madame Parkins que les officiers du *Louxor* ont vue à Alexandrie.

Et à propos du *Louxor*, comment parler de Paris à Cherbourg sans parler de ce navire, tant visité par les Parisiens? Comment ne pas dire un mot de l'obélisque si merveilleusement ravi au sol égyptien par M. Lebas, ingénieur de la marine, si heureusement ramené par M. Verminac de Saint-Maur, capitaine de corvette et chef des Argonautes qui sont allés chercher le monument dont M. le baron Taylor avait fait la conquête? Mais comment en parler? Il faudrait de longues pages pour raconter cette expédition si pénible, si difficile, si brillante, et qui fait tant d'honneur à la marine française; ce n'est pas ici le lieu. Pour dire tous les travaux des marins et de l'ingénieur, pour rendre à chacun la justice

qui lui est due, il faut attendre que le dernier chant de cette épopée en action soit terminé, et que M. Lebas ait planté sur la place de la Concorde le monolithe qu'il a tiré du sable de Louxor. Je ne manquerai pas à ce devoir d'historien.

... Arrêtons-nous ici. J'aurais bien encore à vous mener au bal offert par la ville de Cherbourg au roi et à sa famille; mais un bal, qu'est-ce qu'un bal au prix des autres tableaux dont j'ai esquissé les principaux traits? Un bal dans un port ou à Paris, c'est la même chose. Ce n'était pas le bal qui avait tenté les Parisiens; aussi presque tous s'abstinrent de ce plaisir de cohue. Mais aucun ne manqua le lendemain matin sur le rempart pour voir la mer furieuse, se redressant en murailles blanches contre le quai de la digue, forçant toutes les embarcations de la rade à relâcher, et ballottant les navires pour briser les câbles et les chaînes qui les retenaient au mouillage. Ce fut le dernier spectacle dont nous jouîmes, pénible, mais grand; triste, mais sublime.

Paris avait vu l'Océan si calme, le ciel si pur et si brillant; il avait eu le vent si chaud, si discret, si favorable; il voyait la tempête, il ressentait le froid du plus rigoureux hiver. Il avait été visiter la digue à la marée basse; il la voyait franchie à tout moment par des cascades d'écume. Il avait admiré les travaux du grand port,

les vaisseaux en construction, l'arsenal; il avait vu la rade pavoisée, saluant avec ses canons et avec ses matelots sur les vergues des bâtiments; il avait vu le peuple recevant le roi et l'accompagnant partout de ses *vivat*; il avait passé de bonnes heures à écouter les récits des officiers du *Louxor*, à voir les dessins naïfs et vrais de M. Joannis, l'un d'eux; à regarder la base et la tête rosées de la vieille pyramide de Sésostris, ensevelie dans un linceul de bois; à examiner le modèle du simple et ingénieux appareil que M. Lebas a employé pour abattre l'obélisque... Il ne lui restait plus rien à voir. Il partit, et partit content de sa vie de mouvement et d'antithèses.

J'ai vu Paris à Cherbourg; que ne puis-je voir Cherbourg à Paris, c'est-à-dire à Paris ses deux ports, ses magasins, sa rade, sa digue, ses chantiers et ses forts! alors nous aurions une marine populaire, comme je la rêve, comme Paris seul peut-être peut la faire. Paris ne connaît pas la marine, et c'est notre malheur; qu'il aille donc la voir où elle est, puisqu'elle ne peut venir ici, puisque la Seine n'est pas la Tamise; qu'il l'étudie, qu'il la comprenne; qu'il apprécie les marins ce qu'ils valent!...

Mais Paris va à Dieppe, à Toulon, à Cherbourg, et quand il en est revenu, il n'y pense plus. Il y a quinze jours qu'il est de retour du

port de la Manche, Ivanoff a chanté aux Italiens, et Cherbourg est oublié. C'est sans doute une admirable voix que celle d'Ivanoff, c'est une chose merveilleuse qu'un Russe chanteur; mais la mer, mais le vent, mais les vaisseaux, mais ces travaux dont un autre Russe disait que pour les faire il n'avait pas fallu moins que les ongles d'acier de l'aigle de Napoléon, n'est-ce pas merveilleux aussi? Allez entendre Ivanoff le soir, mais le matin rappelez-vous Cherbourg et pensez à la marine! Si la marine pouvait devenir à la mode à Paris, nous aurions une marine comme nous devrions l'avoir, bien dotée par les chambres; c'est triste à penser, mais c'est vrai. Hélas! que ne suis-je assez *bon genre* pour imposer la mode!...

A. JAL.



TABLE.



VOYAGE A BUSCHTIÉRAD, par M. A.-V. DE LA ROCHEFOUCAULD.	Page 1
UN PARISIEN A SAINTE-HÉLÈNE, par M. FRÉDÉRIC FAYOT et le capitaine D***.	35
LA PETITE PROVENCE, par M. GUSTAVE D'OUTREPONT.	63
DE LA POLITESSE EN 1832, par M. J.-E. DELÉCLUZE.	91
LES PETITS THÉÂTRES DU BOULEVART, par M. S. MACAIRE.	129
LA RUE SAINT-JACQUES, par M. CORDELIÈRE DELANOUE.	151
LES SOIRÉES DANSANTES, par M. JACQ. RAPHAEL.	179
LE PARISIEN A PÉKIN, par lord WIGMORE.	199
L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR, par M. PÉTRUS BOREL.	225
DE L'INFLUENCE LITTÉRAIRE DES FEMMES, par L'AUTEUR d' <i>Élisa Rivers</i> et des <i>Scènes du grand monde</i> .	239
LA SALLE DES PAS PERDUS, par M. CH. REYBAUD.	257
LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN, par M. ANTOINE DELATOÛR.	275
UN PARISIEN A QUINZE CENTS PIEDS SOUS TERRE, par M. ONÉSIME LEROY.	301
PÉLERINAGE AU MONT SAINT-MICHEL, par M. RELIÈRE.	319
LES FEMMES A PARIS, par M. NAPOLEON D'ABRANTÈS.	337
PARIS A CHERBOURG, par M. A. JAL.	361